

IL ETAIT UNE FOIS...EN 1880

Source : article de l'abbé Maurice BERTIN, tiré du « *Bulletin de l'association amicale des anciens élèves du collège Saint-Pierre* », avril 1979, pp 9-15.

Lorsqu'en 1880, l'évêque de Belley, Monsieur Pierre Soubiranne décide de fonder un collège secondaire à Bourg en Bresse, il jette son dévolu sur l'ancienne propriété de Philippe de Varenne, aménagée dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, ce grand siècle de l'urbanisme et de la « *douceur de vivre* ».

Né à Dijon en 1730, Philibert de Varenne s'installe à Bourg en Bresse en 1757. Il est receveur des impôts de Bresse et Dombes, charge qu'il tenait de son grand-père. Son père — victime de Mandrin à Bourg en 1754 — fait entrer sa famille parmi les privilégiés en achetant le fief de Béost à Vonnas. Philibert achète à Saint-Martin-le-Châtel le petit domaine de Fenille et, pour quitter la roture, s'empresse d'ajouter à son nom celui de sa propriété et devient Philibert de Varenne de Fenille.

Comme la reine Marie-Antoinette qui allait jouer à la fermière au Hameau du Petit Trianon, Philibert de Varenne crée un splendide jardin à terrasses sur les terrains marécageux des anciennes fortifications, cultive des fleurs en serres, aménage des pépinières aux essences rares, se passionne pour les études d'agronomie et d'économie politique, publiées en 1807 en trois gros In-folio. « *Afin de servir d'orangerie (réfectoire actuel) et de bibliothèque, il fait bâtir le beau bâtiment qui, agrandi de deux pavillons symétriques, devient son habitation* », rue Cropet. devenue plus tard rue Samaritaine. Sa charge de receveur d'impôts, sa fortune n'étaient pas des garanties pour traverser sans encombre les années tumultueuses de la Révolution : il fut guillotiné à Lyon en février 1794.

Philibert le Duc qui logea dix ans (1835-1845) dans le futur collège a décrit la maison de Varenne de Fenille ; à quelques détails près, cette description est toujours valable en 1975. « *La maison bâtie par Varenne de Fenille se compose d'un grand bâtiment à deux étages et à cinq larges fenêtres, largement espacées, et trois fenêtres à balcon. La façade totale percée de onze fenêtres de file présente un assez beau développement. Elle est exposée en plein midi. A ses pieds se trouve un terrain carré — à l'état de jardin de notre temps et maintenant à l'état de cours et de bâtiments — fermé de murs à l'Ouest et au Sud. Du côté de l'Est, il communique par un talus avec un ancien rempart au niveau du premier étage. Le pavillon de l'Est s'appuie donc sur une terrasse, qui se prolonge du Nord au Midi, dépassant un peu la maison au Nord et beaucoup le terrain carré au Midi... Le talus est garni d'un bosquet dans lequel serpente une allée. On arrive sur la terrasse soit par cette allée, soit par une porte-fenêtre au premier étage du pavillon. La terrasse domine à l'Est un ancien fossé de la ville, converti en jardin, et le mur qui la supporte est dallé à fleur de terre* ».

La Révolution nationalise le Jardin, attribue les livres et les collections à l'Ecole Centrale de Bourg. La maison, d'abord Museum, est louée au début du XIX^e siècle à un commissaire de guerre du nom de Quinet, père d'Edgar Quinet, « *un des plus ardents adversaires du cléricalisme* » (PETIT ROBERT) qui naquit dans la maison le 17 février 1803 et y fit ses premiers pas.

Après différents locataires, en 1845, les Frères de la Croix de Jésus, communauté fondée à Ménestruel (près de Poncin) par Bochard, vicaire général du cardinal Fesch, achètent l'hôtel de Varenne, lis construisent des bâtiments de classe. Les élèves qui désirent faire des études secondaires sont conduits au lycée. En 1863, les premiers bâtiments sont remplacés par ceux qu'on voit encore aujourd'hui, surélevés depuis cependant. Un pilier du préau conserve cette date toujours lisible. Manque d'ordre et de discipline, peu de provisions pour construire, écroulement de l'Empire en 1870 dont on escomptait la générosité : les Frères de la Croix, dans l'impossibilité de payer leurs dettes, se retirent. En 1874, le monastère de la Grande Chartreuse achète le pensionnat au profit de l'évêque de Belley, monseigneur Richard, qui appelle les frères des Ecoles Chrétiennes. Sept ans plus tard, comme l'écrit l'abbé Renoud, « *ils y enseignaient avec succès quand Mgr Soubiranne, évêque de Belley, eut la pensée d'installer à Bourg une institution secondaire qui porterait son nom. Ce fut l'institution St-Pierre* ».

Après avoir été vicaire général de Mgr Dupanloup et évêque auxiliaire à Alger du cardinal Lavignerie, le 19 avril 1880, Mgr. Pierre Soubiranne fait son entrée dans le diocèse de Belley. A cette date, la III^e République est instaurée : à l'Elysée, Grévy remplace Mac Mahon depuis 1879 ; les républicains ont les leviers de commande et la république des ducs est terminée. « *Par la faute, à la fois, des croyants et de leurs adversaires* », la situation religieuse est en voie de rapide détérioration. Du côté des catholiques, l'installation du nouveau régime n'avait pas entraîné la sympathie du plus grand nombre, quand elle n'avait pas provoqué la manifestation de sentiments royalistes agressifs : des curés signalent du haut de la chaire comme républicains des commerçants qui sont punis par un boycott sévère. Cette hostilité à la République a été dénoncée dans la fameuse formule : « *Dieu est devenu un personnage politique : il siège à droite* ».

Si l'hostilité contre la république anime une grande majorité de catholiques, dans le camp républicain, l'hostilité n'est pas absente l'anticléricalisme est le ciment de son union.

Lorsqu'en pleine guerre, en 1870, Gambetta s'installe, à Tours, avec la délégation du gouvernement, dans le palais archiepiscopal, il, refuse d'aller saluer l'Archevêque. En héritiers de la Révolution Française, tous

les républicains veulent séculariser l'Etat et la vie sociale. Ministre de l'instruction publique, Jules Ferry est fidèle à cet idéal : « *constituer un Etat laïque, rendre les organes de la société exclusivement laïques, enlever au clergé son organisation politique, son rôle dans l'Etat* ». Ainsi, il définit l'anticléricalisme républicain. Depuis 1879, il poursuit cette tâche dans le domaine de l'enseignement avec un réalisme prudent car les passions sont grandes.

C'est dans une atmosphère agitée qu'intervient la décision de fonder un collège catholique à Bourg. Mgr Soubiranne avait été ému du scandale causé en 1880 par un groupe de lycéens de Bourg qui avaient dépassé sans se découvrir la procession du Saint-Sacrement. Mais comptait davantage le fait de voir Bourg sans véritable collège secondaire libre alors que cette ville est devenue le centre d'affaires du département qui bénéficie depuis peu d'un nœud de voies ferrées. Quoi qu'il en soit, comme dit le docteur Gauthier, « *le malcommode, Mgr Soubiranne dont les impulsions et les mouvements d'humeur effrayaient son clergé décidait brusquement la création d'un collège secondaire* ». Il parle de son projet à ses prêtres réunis en retraite, puis les coups d'autorité se succèdent. Il annonce la fermeture prochaine du collège de Ferney dont une partie du matériel prend le chemin de Bourg. Les élèves de la Maîtrise de Notre-Dame de Bourg sont rattachés à la nouvelle institution. Il achète la maison de Varenne. Les Frères des Ecoles Chrétiennes doivent évacuer dans les plus brefs délais la plus grande partie de leur établissement et rejoindre la rue Bourgmayer. Ainsi le *MESSAGER DU DIMANCHE* peut annoncer :

« Institution St-Pierre

Nous sommes heureux d'annoncer l'ouverture à Bourg, au mois d'octobre prochain, d'un établissement libre d'Enseignement secondaire fondé sous le patronage de Monseigneur l'Evêque.

Les pièces exigées par la loi de 1850 ont été déposées le 9 septembre. Les familles pourront dès maintenant adresser leurs demandes à M. le Supérieur de l'Institution St-Pierre, rue Samaritaine 35.

L'Enseignement de l'Institution St-Pierre satisfait à toutes les exigences des programmes officiels et prépare directement au baccalauréat-ès-lettres et au baccalauréat-ès-sciences. »

En note : « *L'enseignement ne comprendra, cette année, que des cours complets de français et de grammaire jusqu'à la 4^e inclusivement. Uniforme : veste marine, pantalon cravate et gilet, casquette marine. En été : pantalon de coutil et chapeau blanc de paille pour les promenades* ».

Après dix semaines de préparatifs, la rentrée a lieu le 14 octobre 1881. Le chanoine Bouvier qui a laissé la chaire de rhétorique au collège de Belley, (avec cinq professeurs) accueille, grâce à la Maîtrise et à l'externat Notre-Dame, 60 élèves de la 9^e à la 4^e. L'abbé Gabriel Renoud, élève à la Maîtrise, entre en 9^e, à huit ans, décrit la première rentrée de l'institution Saint-Pierre :

« Les Frères des Ecoles Chrétiennes conservaient alors la partie du bâtiment qui donne sur la cour actuelle des petits et cette cour à leur usage » (partie de la cour proche de la conciergerie actuelle et de la rue Samaritaine). *Mais cette cour n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. A la place de l'entrée et du parloir, on voyait uneasure qui était bien le type le plus répugnant des taudis ; dans l'angle de la cour, à la croisée des rues Samaritaine et de Varenne, se trouvait la maison Paillet qui servit longtemps à loger trois professeurs. Enfin, à la suite du bâtiment des classes, en direction du mur qui sépare la cour des grands et des petits (en 1975, restent les départs de ce mur actuellement démoli) s'étagaient des lieux d'aisance. Deux fenêtres moins vastes que les autres en marquent encore l'accès. C'était une jolie distraction au cours d'une classe d'y aller, le mercredi, pour contempler quelques instants, la foule grouillante du marché dans la rue Samaritaine...*

L'entrée de l'institution se faisait par le portail qui, aujourd'hui, s'ouvre sur la petite cour de l'infirmerie où étaient en ce temps les parloirs. Ce portail était orné du titre flambant neuf en grandes lettres d'or : INSTITUTION SAINT-PIERRE. De là, pour se rendre aux classes, on passait, comme maintenant sous la maison, mais au lieu de déboucher sur la cour actuelle des petits, fermée par un mur, il fallait tout de suite obliquer sur la cour des grands, la seule de l'Institution. C'est ainsi que, chaque jour, le dimanche excepté, les enfants de la Maîtrise étaient conduits, matin et soir, par leur directeur, l'abbé Dégoute, jusqu'au collège, comme on disait, et ramenés à la Maîtrise pour les études : ce, pour la première fois, le 14 octobre 1881.

Ce jour-là, soixante élèves, vers huit heures du matin, étaient réunis dans la chapelle de l'établissement qui se trouvait alors dans le pavillon de droite donnant sur la terrasse, où sont des classes aujourd'hui. On y accédait, de la cour, par un talus, c'est-à-dire des degrés de terre retenus par des pièces de bois.

Mgr Soubiranne, assisté du vicaire général Juvanon, fut reçu sur le perron de la maison, puis conduit à la chapelle.

C'est avec une émotion visible à tous les regards — je crois bien que les petits, comme moi, étaient certes plus émus que le prélat — que le pontife a commencé la messe du Saint-Esprit » rapporte le *MESSAGER DU DIMANCHE*. « *Après la messe, l'évêque prit la parole. Je ne citerai qu'un extrait de ce morceau de bravoure où si je ne craignais de passer pour irrespectueux, je dirais aujourd'hui que l'orateur « y sonna de la trompette plus qu'il ne seyait ».*

« J'ai voulu faire une maison où l'on soit non seulement instruit, mais élevé... Nous avons la prétention de donner ici non seulement l'instruction mais la parfaite éducation. Je veux que tout enfant qui sera admis dans cette maison, puisse être cité comme un jeune homme très sérieusement instruit et très bien élevé. Je veux que sous ce double rapport, chacun de vous justifie tous les orgueils de sa mère, toutes les ambitions de son père, et qu'à vos parents, on puisse dire : Ah ! comme votre fils vous fait honneur, il est sûrement de l'Institution Saint-Pierre ! ».

« Là-dessus, les élèves se rendirent dans leurs classes respectives ».

L'année scolaire se termine le 2 août 1882. *« Ce jour-là, raconte l'abbé Renoud, comme un gage de l'avenir, le Père Tournassoud nous faisait chanter le chœur de la Muette de Portici : « Amis, amis, le soleil va paraître ». Le palmarès portait en épigraphe ces mots d'Horace : « Dimidium facti, qui coepit, habet ». On dit en français : il n'y a que le premier pas qui coûte. La route était ouverte... ».*

Le nombre des élèves augmente avec les années et le cycle des études se complète. En 1883, les Frères quittent définitivement la rue Samaritaine. La petite chapelle devient réfectoire et l'orangerie — l'actuel réfectoire — devient chapelle. Mgr Soubiranne veille avec un soin jaloux sur sa fondation. A la distribution des prix du 31 juillet 1884, le vicaire général, M. Valansie, lit une lettre de l'évêque par laquelle Mgr Soubiranne annonce qu'il a donné l'ordre de raser les masures qui encombrant les devant de l'Institution Saint-Pierre. En 1889, le bâtiment est achevé et le public, pour la première fois, se réunit dans les cours du collège en y pénétrant par la grande porte du parloir actuel.

En 1885, l'abbé Laplace, professeur au Petit Séminaire de Meximieux, devient supérieur et le restera jusqu'en 1892. Sa notoriété de prédicateur et d'écrivain donne du relief à la maison dont il achève l'organisation. Aussi, en mars 1888, Mgr Luçon, jeune évêque de Belley, plus tard le populaire archevêque de Reims durant la guerre 1914-1918, déclare *« Avec la grâce de Dieu, l'Institution Saint-Pierre sortira des langes et des entraves du début, les études s'y achèveront et les populations croyantes de ce pays pourront assurer facilement à leurs enfants le bénéfice d'une éducation chrétienne ».* En effet, les classes de sciences couronnent le développement du collège et ouvrent la carrière aux bacheliers de 1889. Le 26 juillet 1890, l'abbé Renoud réussit l'examen de la première partie du baccalauréat : *« à Lyon, au Palais Saint-Pierre, entre tous les candidats se distinguait une seule jeune fille ; aujourd'hui... ! ».*

Le collège ne vit pas seulement à l'heure de Bourg. Parmi les élèves de la classe de mathématiques en 1889, se trouve un Anglais, Stafford Stevens, de Londres. Un soir de février 1886, un archevêque américain, en tenue de clergyman, étonne les élèves réunis rapidement sous le préau des grands : c'est Mgr Ireland, archevêque de St-Paul au Minnesota de passage à Bourg, après avoir retrouvé le séminaire de Meximieux où il avait été élève quarante ans auparavant. Au collège, en 1889, arrive un jeune professeur de rhétorique, l'abbé Béguet. Il ne fait que passer : en 1892, il part au Manitoba où il meurt à trente ans en 1895, curé de Saint-Joseph.

En 1894 s'ouvre le long supérieurat du chanoine Lavenir, professeur de philosophie. En 1908, il fait construire la maison des sœurs et la chapelle. Le collège atteint sa taille qu'il gardera pendant plus d'un demi-siècle. Une équipe de prêtres, professeurs et surveillants, accueillent près de cent cinquante élèves dont une centaine de pensionnaires. Taille optimale, pense-t-on, puisqu'on dédaigne l'achat de terrains au delà de la terrasse. Le collège a fait sa place sur Bourg, sur le département et les franges du Jura et de la Saône-et-Loire. Lorsqu'en 1920, le chanoine Lavenir devient curé de Belley, il laisse le collège *« solide, prospère, prestigieux »*, malgré la guerre qui avait coûté au collège cinq professeurs, 98 anciens élèves qui avaient fondé leur amicale le 26 juillet 1914.

Le collège de Thoissey, fermé en 1914, fournit au collège Saint-Pierre quelques professeurs et le nouveau supérieur, le chanoine Monnet qui conduit la maison *« avec une belle assurance »* jusqu'à son départ pour Meximieux en 1930.

Après le bref passage de M. Perret, arrive le chanoine Beau en 1933 qui, jusqu'en 1941, malgré son désir insatisfait de ministère en paroisse, remplit sa charge avec *« une autorité souriante et un dévouement sans limite »*. Pendant la difficile période de l'occupation et de l'après-guerre, M. le chanoine Targe fait face à la pénurie en tout genre de cette époque : corps professoral diminué par les prisonniers et déportés, pénurie matérielle qui rend la vie difficile, gêne l'entretien et la modernisation. Durant la guerre, le collège perd dix morts au combat dont un professeur, six morts en déportation dont un professeur et il faut ajouter huit anciens, morts en Indochine jusqu'en 1954.

M. le chanoine Gonnet de 1951 à 1954 entreprend un *« programme de rénovation »* et laisse *« une maison rajeunie »* qu'il a dotée du petit collège des 7^e et 8^e.

Pendant vingt ans 1954-1974, le Père de Boüard dirige le collège durant une période fertile en changements : augmentation de la population scolaire, allongement de la scolarité, transformations des structures et des études, contrat d'association avec l'Education Nationale. Pour suivre le changement, le collège se métamorphose. Il se trouve vite à l'étroit : l'allée de catalpas, dernier vestige des jardins de Philibert de Varenne, disparaît ainsi que le jardin pour faire place à un terrain de sport dès 1955. Il faut installer des bâtiments préfabriqués dans les espaces libres près de l'infirmerie et du terrain de sport. Le corps professoral se transforme.

D'abord, quelques laïcs viennent renforcer l'équipe de prêtres, éducateurs et professeurs, puis, avec les années, leur nombre égale, enfin dépasse l'équipe sacerdotale qui traditionnellement animait le collège. Pour les élèves, leur nombre augmente : 162 élèves en 1954, en 1969 404 garçons et 28 filles grâce à la mixité réalisée les dernières années.

Le collège Saint-Pierre n'était pas au bout de ses transformations. Par manque de vocations religieuses pour l'enseignement, les Sœurs de Saint-Joseph abandonnent la direction du Pensionnat du Sacré-Cœur, situé rue Villeneuve, sur la paroisse du Sacré-Cœur, autre fondation de Mgr Soubiranne. Au supérieur du Collège Saint-Pierre, le Père de Boüard, revient la direction de cet établissement, en 1970. Pour la rentrée de 1971, la fusion des deux collèges est réalisée : c'est le collège Saint-Pierre Sacré-Cœur avec ses classes réparties en deux cycles. Dans les locaux de la rue Samaritaine, les classes du premier cycle (6^e à 3^e comprise) accueillent 419 filles et garçons.

Renouant avec la tradition interrompue par la Révolution, le collège Saint-Pierre a pris le relais, dans d'autres locaux, du collège des Jésuites. Bourg n'a pas tardé à le regarder comme un élément indispensable à sa vie. Sa réussite est attestée par les générations d'élèves qui se sont succédé depuis 1880 ; le recrutement ne se fait-il pas en partie par les anciens qui envoient leurs fils, leurs filles maintenant, au collège qui les a formés ? L'atmosphère passionnée qui a entouré sa naissance s'est apaisée lentement. Face aux difficultés de l'enseignement, les bonnes volontés, les volontés tout court ne sont pas trop nombreuses.

Maurice BERTIN